

TEMPERATURE

Du 1er juillet 1904

Table with 2 columns: Direction (e.g., Fahrenheit, Celsius) and values (e.g., 84, 86, 88, 90, 92).

Matin Métemp. 100.

Washington, D. C., 30 juillet. Indications pour la Louisiane - Temps - beau samedi; temps couvert dimanche; vents variables.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

de gré, coute inédit. L'actualité, etc.

Derniers Travaux.

Les deux chambres de l'Assemblée Générale de la Louisiana ont épuisé hier chacune leur ordre du jour.

Il ne restait hier au sénat aucun projet de loi à discuter et il ne s'est occupé que d'une vingtaine de bills de la Chambre soumise à sa ratification.

La Chambre a expédié les derniers projets de loi déposés quelques jours auparavant. Des bills envoyés par le Sénat et diverses mesures qui dormaient dans les cartons des comités.

Et il ne faudrait pas croire que la session qui touche à son terme a été moins chargée que les précédentes.

Propos Diplomatiques

Un homme d'Etat japonais. — Le Japon et la guerre. — La question financière. — Ce que sera la paix. — Interventions étrangères. — La France et le Japon.

Nous lisons dans le "Temps" : Le baron Suwayama, ancien ministre de l'intérieur au Japon, rempli-il en Europe une mission spéciale de son gouvernement ?

Le baron Suwayama est le gendre du marquis Ito. C'est dire qu'il est, aussi bien par ses relations de famille que par sa situation personnelle, en mesure de ne rien ignorer et que, si cet ancien ministre, aujourd'hui simple membre du Sénat, se défend de jouer aucun rôle officiel, les liens qui l'unissent au gouvernement de Tokio sont assez nombreux, assez étroits, assez intimes pour que son opinion mérite d'être considérée comme parfaitement autorisée.

Le baron Suwayama m'a reçu, assis de M. N. Okooki, qui fut, au Brésil, ministre du Japon, et qui voulait bien nous servir d'interprète.

Mais jetais dès le début, "in medias res", c'est-à-dire la guerre que nous parlons. Et voici ce que me répond le baron Suwayama :

— Obligé, plusieurs mois avant qu'elle éclatât, de considérer cette guerre comme inévitable, le Japon s'y est préparé de façon à pouvoir la soutenir, militairement et financièrement, deux et trois ans, s'il le faut.

— Militairement, je ne suis pas très sûr que l'on connaisse en Europe le chiffre réel de nos effectifs. Et je suis plus sûr encore qu'on n'a que des données peu précises sur l'importance de nos armées en Mandchourie, en Corée, au Liao Toug.

ration vous semble donc avoir été tel qu'on le souhaitait à Tokio ?

— Oui. Les quatre mois qui viennent de s'écouler ont été, à nos yeux, favorables à nos armes. Le récent échec de la colonne russe envoyée au secours de Port-Arthur justifie l'espoir que nous avons d'emporter la place, si valeureux que soient ses défenseurs.

— Et il me semble que, dans les divers armées japonaises, un lien nouveau créé par la nomination récente du maréchal Yamagata au commandement en chef ?

— En résumé, et dans la mesure où il m'est permis de formuler, à si longue distance du théâtre de la guerre, une opinion, la situation militaire me paraît excellente. Et j'estime que nous avons lieu d'être satisfaits.

J'aborde alors la question politique. Et je demande : — A supposer que cette satisfaction soit justifiée par des succès ultérieurs, quel sera le terme de votre action ?

— Mais voici, que changeant les rôles, mon interlocuteur me questionne et me demande quel est, dans le conflit, le sentiment du public français. Pour lui, ce n'est pas le présent, mais pour l'avenir, le gros problème.

— Nous venons de faire sortir les Russes de Mandchourie et trouver en Corée, tout en respectant l'existence et l'autonomie du gouvernement coréen, un débouché, que justifie le voisinage, la parenté des races, l'importance des intérêts économiques.

— Ceci est un point secondaire, dont le règlement découlera naturellement du traité de paix qui mettra fin à la guerre. Il est

improuvable qu'on ait la dessein d'être arrêtés.

— Mais ce traité de paix lui-même, comment concevez-vous qu'on y parviendra ? Est-ce vous qui, à un moment donné, jeterez les choses assez avancées, ferrez des propositions ?

— Quant à l'intervention de tierces puissances, c'est une question plus délicate. Les Russes vous le savez, ont formellement déclaré qu'ils n'en supporteront aucune.

— En d'autres termes, les Russes ont opposé à l'hypothèse d'une amicale intervention un refus catégorique. Notre refus, à nous, n'est point si absolu. Et, à condition que fussent sauvegardés les intérêts vitaux pour la défense desquels nous avons pris les armes, nous serions prêts à discuter des paroles de paix, prononcées sincèrement par un ami loyal.

— Mais voici, que changeant les rôles, mon interlocuteur me questionne et me demande quel est, dans le conflit, le sentiment du public français.

— Mais voici, que changeant les rôles, mon interlocuteur me questionne et me demande quel est, dans le conflit, le sentiment du public français.

— Ceci est un point secondaire, dont le règlement découlera naturellement du traité de paix qui mettra fin à la guerre. Il est

Japon. Et attendons avec confiance des jours meilleurs.

— Mais ce traité de paix lui-même, comment concevez-vous qu'on y parviendra ? Est-ce vous qui, à un moment donné, jeterez les choses assez avancées, ferrez des propositions ?

— Quant à l'intervention de tierces puissances, c'est une question plus délicate. Les Russes vous le savez, ont formellement déclaré qu'ils n'en supporteront aucune.

— En d'autres termes, les Russes ont opposé à l'hypothèse d'une amicale intervention un refus catégorique. Notre refus, à nous, n'est point si absolu. Et, à condition que fussent sauvegardés les intérêts vitaux pour la défense desquels nous avons pris les armes, nous serions prêts à discuter des paroles de paix, prononcées sincèrement par un ami loyal.

— Mais voici, que changeant les rôles, mon interlocuteur me questionne et me demande quel est, dans le conflit, le sentiment du public français.

— Mais voici, que changeant les rôles, mon interlocuteur me questionne et me demande quel est, dans le conflit, le sentiment du public français.

— Ceci est un point secondaire, dont le règlement découlera naturellement du traité de paix qui mettra fin à la guerre. Il est

bien la déposition d'un des chevaux de bataille ? Est-ce un de ceux qui servent aux promesses de la prisonnière de Sainte-Hélène ?

— On a donc décidé de demander des explications à la Société d'histoire naturelle de Manchester, donatrice, sous le second Empire, de ce singulier souvenir, qui était probablement destiné au musée des Nouveaux ; et, en attendant, le cheval de Napoléon a été "verré" à l'administration de la Guerre.

EN SIBÉRIE.

On télégraphie de Bisk (gouvernement de Tomsk) à la date du 15 juin :

Une vive effervescence règne parmi les Mongols des monts Altai. Cette agitation est causée par l'attente de l'apparition prochaine de leur dieu Aïrou, qui doit les aider à se libérer du joug de l'étranger et à fonder un royaume indépendant.

Ces Mongols se sont réunis par milliers sous la direction de trois inconnus qui se donnent pour les apôtres du dieu Aïrou. Ces derniers se servent de divers moyens, principalement d'appareils électriques, pour exercer une influence plus efficace sur la multitude et arriver à leurs fins.

M. Motono, ministre plénipotentiaire du Japon, a écrit à la présidente de l'Union des Femmes de France pour la remercier de la somme de 7,000 francs, produit de la souscription ouverte par cette société en faveur des blessés japonais.

Paris, 1er juillet. — Le comité du budget de la Chambre a voté, en outre, des 5,000 francs envoyés précédemment par Mme Howard à Tokio.

On ouvrait la caisse. Elle contenait un cheval, en effet, un cheval empaillé, blanc, moucheté de petites taches brunes.

Il n'est pas douteux qu'on ne se trouve en présence d'un curieux souvenir historique, et que ce cheval empaillé est

Un Sommeil Réparateur Vient après un bain avec le

Savon Sulfureux de Glenn

Il calme, tout en nettoyant. Ses propriétés médicinales débarrassent la peau de toutes ses impuretés.

AVIS — Le Savon Sulfureux de Glenn est le seul "original" qui est incomparable et merveilleux dans son effet réparateur.

Collision entre deux navires. Gibraltar, 1er juillet. — L'avis américain Mayflower a fait collision aujourd'hui avec le croiseur anglais Bacchante.

Rencontre de deux escadres ennemies. Tokio, 2 juillet. — Le vice-amiral Kamamura a évidemment tenu du coup de main le croiseur russe de Vladivostok en luttant au large des îles Tsou.

Le résultat du combat n'est pas encore connu.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PARABLES EN AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Par la Poste, le Canada et l'Étranger

EDITION HEBDOMADAIRE

Par la Poste, le Canada et l'Étranger

EDITION DU DIMANCHE

Par la Poste, le Canada et l'Étranger

EDITION DU DIMANCHE

Par la Poste, le Canada et l'Étranger

EDITION DU DIMANCHE

Par la Poste, le Canada et l'Étranger

EDITION DU DIMANCHE

Par la Poste, le Canada et l'Étranger

Feuilleton

Abeille de la N. O.

26 Commencement le 3 Juin 1904

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

DEUXIEME PARTIE.

BYLLE BRISÉE.

Le Brier se retourna stupéfait de cette intervention brusque, et

il s'appretait à y répondre verbalement, lorsqu'il entendit An drée pousser cette exclamation :

— Papa Lambert !

— En même temps, elle s'était dressée, toute pâle, comme si elle eût été atteinte d'une sorte d'épouvante inexplicable pour Maurice.

— C'est-à-dire, dans l'espoir de faire cesser ou que cette situation semblait comporter d'incompréhensible, recula d'un pas pour faire place à Lambert, et commença d'un ton déférent :

— Monsieur, je suis heureux de vous voir, je n'avais pas encore l'honneur de vous connaître.

— Ah ! c'est dommage, raila Lambert.

— Sans doute, car je désirais justement vous parler le plus tôt possible, au sujet de Mlle André.

— Vous êtes venu au bon moment.

— En effet, riposta Lambert, goguenard et menaçant à la fois, j'arrive à point.

— Je vous demande donc quel que instant d'entretien.

— Juste, mon lieutenant.

— Vos explications, si toutefois vous avez la préférence de m'en donner, sont absolument superflues.

— J'en ai suffisamment entendu pour savoir à quoi m'en tenir sur votre présence chez moi, et pour vous prier poliment de m'y plus revenir.

par l'attitude et le ton du débit, voulut pourtant protester de sa bonhomie ; il n'en eut pas le temps.

— Vous m'avez bien compris, mon lieutenant, continua Lambert, dispensez-moi de vous dire des choses désagréables.

— Ma pupille, vous ne devez pas l'ignorer, n'est pas en situation d'épouser un officier.

— Elle est trop jeune et trop pauvre.

— Votre comédie galante est donc tout à fait déplorée, offensante même pour nous.

— Allez, mon lieutenant, cherchez ailleurs des conquêtes plus faciles ; n'essayez pas de débâtonner une honnête fille.

— Je vous prie de me pardonner, mais je suis obligé de vous dire, vous voudriez persister à revoir André, vous me mettriez dans l'obligation de prendre des mesures de rigueur à son égard et contre vous-même.

— Mais l'honneur de vous saluer, Monsieur.

— Puis, s'effaçant avec une obéissance voulue, ou il y avait de l'ironie et de la menace, Lambert montra la porte d'un geste insolent.

— Le sous-lieutenant, dont le visage avait pâli sous l'insulte, et dont les yeux clairs brillaient d'indignation, fut sur le point de riposter sur le même ton.

— Mais son regard tomba sur André qui dans les autres paroles de la jeune fille une telle

supplication muette, une si grande frayeur qu'il refit sa colère.

Il sortit lentement, la tête haute.

Lambert, campé sur la porte de son magasin, le regarda s'éloigner d'un air de défi.

— Un moment où l'officier pensif allait tourner le coin de la rue, par s'effondrer sous les ardeurs du jour, le débitant bondit sur ses traces et le rejoignit bientôt.

— Un mot, mon lieutenant, dit-il d'un accent hypocritement adouci.

Maurice s'arrêta, surpris de ce revirement.

— J'ai peut-être été un peu vite, tout à l'heure, reprit Lambert, c'est l'effet de la colère.

— Mais à la réflexion, j'ai pensé que peut-être vos intentions étaient honorables.

— Sans doute, fit vivement l'officier, sans dissimuler une expression joyeuse.

— Eh bien, pour aujourd'hui, dites-moi seulement votre nom, ma cas ou je voudrais vous retrouver.

— Je me nomme Maurice Du-

tertre.

— Daterre ! vous ! s'écria Lambert avec un accent d'indignable surprise.

tenant, je m'en souviendrai.

— J'ai de bonnes raisons pour cela", acheva-t-il en aparté, tout en s'éloignant très vite.

Maurice, dont l'enthousiasme se renouvelait à chaque phrase, demeura immobile en présence de ce départ précipité.

— Bast, dit-il, un original.

— Peut-être viendra-t-il tout de même à composition.

— Et, pensif, il reprit sa marche.

Pendant ce temps, Lambert avait réintégré son magasin, en proie à une sourde agitation.

— Daterre, mangérait-il, sa prière, quelle taille si je n'étais pas arrivé à temps !

— Et s'adressant à André, il commanda d'un ton bourru :

— Lève-toi, la même, nous allons fermer tout de suite.

— Mais, il n'est pas encore dix heures, objecta timidement la jeune fille.

— Elle présentait une scène d'explication et s'efforçait de la reculer.

— Ça se fait rien, c'est fête aujourd'hui, on peut bouclier plus tôt.

conder, sentant redoubler son angoisse anticipée, à mesure que le moment de l'explication redoutée devenait plus imminent.

Dix minutes plus tôt, tout son être frémissait intérieurement d'amour et d'espérance, et maintenant l'épouvante la dominait.

— Il en est ainsi dans la vie ; les joies sont presque toujours suivies à bref délai de déceptions amères ou cruelles.

Le magasin bientôt fermé, André vint reprendre sa place accoutumée dans le comptoir, se préparant à faire ses comptes de la journée, avec le puéril espoir de retarder encore la scène trop justement prévue.

Lambert, devant ce stratagème, ne lui laissa pas temps de l'employer.

— Pas de finasseries inutiles, commença-t-il durement, j'ai à te parler, je t'ai prévenue tout à l'heure.

— Et fais en sorte de répondre sans mentir à toutes mes questions ; sans ça j'emploierai les grands moyens pour te délier la langue.

— Un geste menaçant et significatif ponctuait l'achèvement de sa phrase.

— Devant cette attitude brutale, André sentit tout à coup comme un vent de révolte souffler en elle.

— Non, ma tendre et généreuse, se souleva comme d'un seul jet, se dressa haïnement résis-

tant.

— Et Lambert commença lui-même de ranger les étagères de pharmaceries et d'articles de ménage qui s'opposaient à la fermeture du magasin.

— André, résignée, et docile par habitude, s'empressa de le se-

Pour la première fois, depuis dix ans qu'elle subsistait, courbée par la crainte, une sorte de régime de terreur, elle osa relever la tête fièrement.

Son regard s'éleva sans trembler l'expression haïssable des yeux de Lambert. Celui-ci, gêné par cette droiture indéfectible, se détournait.

— Que voulez-vous savoir ? demanda la jeune fille d'une voix assurée.

— Je vais te l'apprendre, murmura-t-il, le débitant mais avec un ton de résistance implacable.

— Et comme il s'avavançait, menaçant du geste, André se dressa soudain devant lui, disant d'un accent résolu :

— Si vous me frappez, j'appellerai le gendarme.

— Je ne suis, mais ne me poussez pas à bout ; sachez que je me souviens du passé.

— Ces derniers mots parurent faire une impression amère sur l'esprit de Lambert. Il laissa retomber lentement son bras levé, volant l'expression mauvaise de son regard toujours sous ses paupières abaissées.

— C'est bon, grommela-t-il, canons en gens raisonnables.

— Depuis combien de temps connais-tu le débiteur de fiduciaire qui sort d'ici ?

— Depuis six mois.

— Bigre, tu l'entends à me tromper, sacré rebelle !



MARVEL COMPANY, New York.